

bles *pieds noirs*), par se rendre la *grosse bécane* familière ; et non seulement la *grosse bécane*, mais encore l'abondante cavalerie des *petits chevaux annexes*.

Quand, pendant la traversée, notre conversation était soudainement coupée par l'explosion de la soupape « qui soulageait », M. Chabaneix avait un regard vers ce mugissement de vapeur, un autre vers le chef-mécanicien et il ne manquait pas de dire poliment :

« C'est au moins le quart de Farad ? »

Hercule bien doux, au demeurant. La merveilleuse musculature qui gonfle son maillot de flanelle ne lui inspire aucune volonté de puissance. Un adage accrédité chez les Pères du Saint-Esprit comme chez les belles dévotes du Sénégal veut qu'un indigène ne se fasse chrétien que pour avoir licence de se saouler tout son content. Farad, pour sa part, dément un jugement aussi désabusé. Farad ne boit pas. Farad n'a de mots avec personne. Et bien que Farad sache se faire respecter, il n'en conserve pas moins toutes les apparences d'un adolescent timide et charmant. Ses gros yeux rient avec une fraîcheur juvénile. Et si sa bouche lippue dit merde un peu plus souvent qu'on ne le désirerait, la faute en est à nos semblables, parmi lesquels le brave garçon bourlingue depuis dix ans ; il faut d'ailleurs reconnaître qu'il arrive à le dire avec grâce et délicatesse.

Un trait peint Farad. Quand nous avons quitté Saint-Nazaire, il est allé trouver celui que la machine appelle le *patron*, et il lui a dit :

« Tiens ! Voici quinze cents francs que moi j' ti re mets. Ti me les rendras à Dakarr.

— Où as-tu pris cet argent ?

— Moi j'i l'ai pas volé »,

répliqua Farad en riant de toutes ses forces.

« Ça c'est di l'argent à moi que j'i ai mis de côté pour apporter à Sénégal à ma maman ».

Or, chaque fois qu'on parle à Farad de sa mère, qu'il n'a pas revue depuis dix ou quinze années, il croit devoir à la politesse et aux usages de répondre :

« Ma mère ? Moi j'i l'emmerrde ».

Et l'accueil fait chaque fois à cette réponse le confirme dans cette conviction qu'il a bien dit ce que tout le monde attendait de lui.

Cependant, tout en emmerdant sa maman, ce héros de manuel moral a retranché pour elle, sou par sou, sur sa paye de soutier et de soutier jeune. Si vous vous représentez les piles merveilleuses de sous qu'il faut édifier pour faire mille et cinq cents francs, vous ressentirez, en face de ce mandiago aux incisives limées, la même déférence étonnée que le chef-mécanicien lui-même.

**

La surprise que Farad a ménagé à sa famille et à l'équipage de la *Pantoire* ne se borne pas à la révélation

de ce trésor fabuleux. Il leur en préparait une autre d'égale force.

Le commandant lui avait accordé huit jours de permission à prendre dès notre arrivée sur rade de Rufisque. Farad avait néanmoins, ce jour-là, — et quoi qu'on pût lui dire, — attendu que son quart fût achevé. Puis il s'était retiré dans le lavabo, et, plusieurs heures durant, personne n'avait plus entendu parler de lui. Enfin on avait vu apparaître, sur le pont arrière de la *Pantoire*, un élégant pommadé, parfumé, peaufiné, bref celui-là même dont l'arrivée venait de révolutionner la *Meuse*.

Dans sa rage de ne rien sacrifier de la mise en scène dont il rêve sans doute depuis des années, il a laissé repartir l'un après l'autre tous les cotres qui auraient pu le conduire à terre. Le seul moyen qui s'offrait encore de quitter la *Pantoire*, ce jour-là, était le canote qui apportait sur la *Meuse* le mouton du bord. Mais il se retrouve ici tout aussi prisonnier que là-bas. Ne plus passer cette nuit entre ses camarades de couchette constitue toutefois à ses yeux une façon d'avance sur sa permission. La tendre hospitalité qu'il reçoit du maître d'hôtel de M. Fabrechon achève de le consoler.

Son éblouissante chaussure me remet en mémoire un indigène que j'ai vu tout à l'heure débarquer d'un des navires au mouillage ; à peine le canote qui le portait avait-il touché le wharf, qu'il avait affrété un des oisifs qui bâillaient par là ; car rien n'attente à la superbe d'un homme magnifique comme de se servir à soi-même de porteur.

Le boy improvisé s'était chargé des bagages de son riche compatriote ; ces bagages consistaient dans une espèce de boîte en bois blanc, fermée par une double ficelle, et dans un paquet mou, enveloppé d'un immense mouchoir de cotonnade.

Quatre pas en avant, marchait le possesseur de cette fortune. Droit comme un chef de village, d'ailleurs grand et d'assez belle mine, il occupait avec majesté un vieux veston à raies, un pantalon blanc et un chapeau de feutre. Mais ce qui attirait les regards sur toute chose, c'était d'abord, à ses pieds, une paire de brodequins jaunes tout neufs ; c'était ensuite, suspendues par leurs lacets à l'index de chacune de ses mains, deux autres paires non moins jaunes, neuves et glacées. Il avait évité avec soin de dissimuler dans sa valise ces indices de son opulence ; encore moins les avait-il confiés au salarié qui le suivait ; il les transportait soi-même en avant de lui, au bout de ses doigts horizontalement tendus ; il les transportait avec une gravité religieuse ; les regards de ceux qui le croisaient témoignaient bien qu'ils appréciaient ce déploiement de faste à sa juste valeur, et sans un soupçon d'ironie.

Le luxe a l'inutile pour emblème. Les noirs, qui vont pieds nus et se mouchent avec le pouce, marquent leur accession aux grandeurs en s'achetant un casque, des bottines et un mouchoir.

JEAN-RICHARD BLOCH.

